innombrables[1]. » Trajan, blessé, fut réduit à sauter par une fenêtre, et cependant, ajoute-t-on, il eut l'assistance d'un être surnaturel et gigantesque qui apparut pour le sauver. Pendant plusieurs jours, les secousses se renouvelèrent. Bien des jours après le désastre, Trajan consterné campait encore en plein air dans le cirque d'Antioche, et on remarque que M. Pédo Virgilianus, qui prenait le consulat au commencement de l'année (115), périt déjà consul, c'est-à-dire après le 1er janvier. Le désastre dura donc au moins dix-neuf jours. Le mont Corasius qui dominait Antioche ressentit la secousse, et sa cime chancelante menaça d'écraser les restes de la cité[2]. D'autres montagnes s'écroulèrent; des lacs et des cours d'eau disparurent; d'autres jaillirent soudain du sein de la terre. Cette convulsion du sol asiatique se fit sentir au loin. Plusieurs villes de l'Asie mineure en souffrirent comme Antioche.

Enfin, le sol se raffermit, et alors le deuil et les douloureuses investigations commencèrent. On fut longtemps sans oser s'aventurer au milieu des ruines. L'homme courageux qui y pénétra le premier, entendit une voix et trouva une femme qui avait vécu, elle et son enfant, de son propre lait. Encouragé, on chercha davantage; un autre enfant fut trouvé suçant encore sa mère expirée. Ces trois êtres furent les seuls que l'on rencontra vivants. Ceux même qui étaient demeurés instacts sous les décombres, y étaient restés assez longtemps pour mourir de faim. Une inscription triste et laconique attesta le petit nombre de ceux qui survécurent : « *A Jupiter sauveur, ceux qui ont été sauvés*[3]. »

[1] Dion, *apud Xiphil.*, 24, 25.
[2] Xiphil., 25.
[3] Οἱ σωθέντες ἀνεστήσαν Διὶ σωτῆρι. (Malala, *Chronog.*

Selon quelques écrivains, ce tremblement de terre est le plus effroyable de ceux que mentionne l'histoire.

Mais les conquérants ne pleurent pas longtemps. Le printemps s'ouvrait; la guerre allait recommencer. Trajan touchait à cette région qui a toujours été le cœur de l'Asie occidentale, à ce point où l'Euphrate et le Tigre coulant parallèlement l'un à l'autre, se rapprochent et se rejoignent par de nombreux canaux. Ce sont là ces plaines de Sennaar où les petits-fils de Noé, descendus des montagnes d'Arménie, s'arrêtèrent pour construire la première ville; où s'éleva la tour de Babel; où Babel plus tard devint Babylone, reine de l'Asie sous les rois d'Assyrie et de Chaldée, puissante encore sous les rois de Perse, et capitale désignée de l'empire d'Alexandre; où plus tard encore, lorsque les événements annoncés par les prophètes eurent fait abandonner Babylone, on vit dans un rayon de quelques lieues, s'élever d'abord la capitale macédonienne Séleucie; puis en face d'elle la capitale parthique Ctésiphon; puis un jour les deux capitales mahométanes Bagdad et Kufa. Ces quelques lieues de terrain si grandes dans l'histoire, Trajan allait les conquérir; il allait frapper au cœur la monarchie des Arsacides, triompher dans Babylone comme Alexandre, renouveler l'empire asiatique d'Alexandre, de Cyrus, de Sémiramis. Les désastres d'Antioche étaient pour lui bien oubliés.

Il fallait d'abord descendre le Tigre et, pour le descendre, être maître de ses deux rives. Mais les bords déboisés de ce fleuve ne fournissaient ni les matériaux de ponts pour le franchir, ni ceux d'une flotte pour y naviguer. Des bateaux construits pendant l'hiver à Nisibe, voisine des montagnes, furent démontés pièce à pièce et amenés par

des chariots jusqu'au point le plus rapproché sur le Tigre. Au grand étonnement des barbares, une multitude de barques romaines flotta tout à coup sur ce fleuve sur les bords duquel jamais un arbre n'avait poussé. Les Parthes défendirent le passage avec vigueur; mais le fleuve passé, ne résistèrent plus; ils étaient au fort d'une révolution intérieure, et un rival disputait à Chosroès cette couronne prête à périr. Descendant alors parallèlement le Tigre et l'Euphrate, les légions réveillèrent la cendre de Ninive, passèrent sur le champ de bataille d'Alexandre à Arbelles, entrèrent à Babylone, reçurent la soumission de la grecque Séleucie, poussèrent jusqu'à Suze, l'ancienne capitale du roi de Perse. Ce ne fût pas une guerre, ce fût une promenade en caravane dans le désert, ou sur des navires au courant des fleuves. A la fin de cette promenade, la capitale des Parthes était aux mains de Trajan, une fille de Chosroès était sa captive, l'Assyrie, l'Arabie même selon quelques auteurs (c'est-à-dire un district quelconque habité par des Arabes), étaient provinces romaines, et Trajan envoyait à Rome le trône d'or sur lequel s'asseyaient les rois parthes, et devant lequel tant de princes vaincus avaient baisé la poussière.

Certes, c'était là un beau rêve. Trajan devait croire à peine à son triomphe. Ce soldat de la guerre judaïque, ce conscrit de Vespasien qui avait passé sa jeunesse dans d'obscurs combats sur le Jourdain et sur le Rhin, âgé maintenant de soixante ans, allait, par la ruine des Parthes, doubler l'empire romain et ajouter à la monarchie d'Auguste tout simplement celle d'Alexandre. L'Euphrate et le Tigre lui obéissaient depuis leur source jnsqu'au golfe Persique. Les capitales assyrienne, chaldéenne, persique, macédonienne, parthique étaient à lui. Encore un peu, l'empire des Parthes complétement anéanti, Rome allait être maîtresse du monde depuis la Grande Bretagne jusqu'à l'Indus; elle allait toucher au pays inconnu des Sères; elle allait apprendre le nom et voir se révéler devant elle l'existence de la Chine, qui, elle-même conquérante et guerrière à cette époque, marchait armée vers l'Occident. C'eût été une chose curieuse que Trajan et Han-Ngan-Ti, se rencontrant tout à coup face à face; Lo-Y-Ang donnant la main à Rome ou lui faisant la guerre; la porcelaine chinoise (que l'on croit, du reste, retrouver en Égypte), ornant la table des *délicats* de la ville des Césars; les disciples de Platon communiquant avec les disciples de Bouddha et de Confutzée; les Védas et les Y-King traduits en grec; Dion Chrysostôme faisant aux habitants de Tarse un discours sur la sagesse des bonzes ou sur celle des lamas; les marchands *hong* de Canton trafiquant avec les centurions et les rançonnant sur le prix du thé; Rome recevant des Chinois la poudre à canon, qu'elle n'eut pas, comme eux, exclusivement employée à d'innocents feux d'artifice; quelques siècles plus tard Rome recevant d'eux la presse dont elle n'eût pas fait non plus un bien innocent usage; les mandarins faisant des politesses à l'aigle romaine; et le Fils du Ciel écrivant dans ses archives que son tributaire le César romain, chef des barbares d'Occident, lui avait envoyé une humble ambassade pour baiser la terre devant ses pieds sacrés.

Sans aller si loin dans ses rêves, Rome était éblouie. La liste des hommages officiels était épuisée; le sénat ne savait plus que faire pour honorer Trajan. C'était peu de lui confirmer le surnom de Parthique, qui lui avait été

décerné tout d'abord par les soldats, de lui élever de nouveaux arcs de triomphe, de graver, comme on avait gravé tant de fois sur les monnaies, des trophées et des captifs assis à terre. On ne pouvait même dénommer tous les peuples sur lesquels Trajan triompherait quand il reviendrait à Rome; et le sénat se contenta de déclarer en masse qu'il célébrerait son triomphe sur tous les peuples qu'il aurait vaincus[1]. Certes, si la domination de Trajan en Asie eût seulement duré dix ans, la renommée qui prend volontiers ses mesures sur la carte, l'aurait mis en troisième ligne après Alexandre et César.

Quant à lui, il s'enivrait de sa propre gloire et des souvenirs d'Alexandre. Il marchait avec une exactitude presque puérile sur les traces de son héros. A Babylone, il avait offert des sacrifices aux mânes d'Alexandre dans le palais même où Alexandre était mort. A l'exemple d'Alexandre, il voulait rouvrir le canal royal (*Naar-malcha*) qui avait été autrefois la grande communication de l'Euphrate au Tigre, et rendre à Babylone son commerce interrompu par la domination parthique, comme Alexandre le lui avait rendu après la domination jalouse des rois de Perse[2]. Pendant le

[1] Xiphilin, 29. L'arc de triomphe de Bénévent est du dix-huitième tribunat (114-115), et porte le titre d'*Imperatori VII* (nouvellement donné à cause de cette guerre) *fortissimo principi*. L'arc du Forum de Trajan, achevé vers cette époque, consacra à cette guerre plusieurs des bas-reliefs qui se voient aujourd'hui sur l'arc de Constantin. — Surnom de *Parthicus;* sur toutes les monnaies; *Parthia capta;* Trajan *Imperator VII, VIII, IX, X, XI*. Voyez les monnaies des dix-neuvième et vingtième tribunats (115-117).

[2] Ammien Marcellin, XXIV, 6, dit qu'il accomplit ce projet; Xiphilin, qu'il en fut détourné par la pensée que, le niveau de l'Euphrate étant plus élevé que celui du Tigre, il risquait de se dessécher en se déversant dans ce dernier fleuve. Cette supposition est contredite par l'existence incontestable de l'ancien canal.

repos de l'hiver (115-116), et tandis que de Rome lui arrivait l'écho de l'admiration publique, Trajan, comme Alexandre, essayait un voyage royal sur l'Euphrate. Cinquante navires, partagés en trois escadres, l'accompagnaient. Quatre d'entre eux, ornés des insignes impériaux, remorquaient le bâtiment qui portait le prince. Ce dernier navire, long comme une trirème, profond comme un bâtiment de charge, avait des banderoles marquées du nom de l'empereur, le nom de l'empereur écrit sur ses voiles, sur sa proue les ornements impériaux sculptés en or[1]. Trajan s'attendait du reste, sur ces rivages célèbres, à trouver quelque vestige des conquérants qui y avaient passé, à commencer par Bacchus et Hercule. Cette passion de gloire, même de la gloire d'autrui, fut trompée. Il ne rencontra que des digues abandonnées, quelques ruines, beaucoup de fables, des vents et des marées d'hiver dont il ne laissa pas que de souffrir, et un petit roi d'une île du Tigre dont il fit son tributaire. Il arriva ainsi jusqu'à la mer et vit s'ouvrir devant lui ce golfe Persique que la flotte d'Alexandre avait remonté en revenant des bouches de l'Indus. Un navire partait alors pour quelque port indien. Trajan soupira : « Si j'étais plus jeune, dit-il, moi aussi je ferais voile pour les Indes. » Trajan à soixante ans, comme Alexandre à trente-six, eût trouvé le monde trop étroit[2].

Maintenant est-ce le délire impie de l'orgueil qui inspira au prince vieilli un retour de l'esprit de persécution? Toujours est-il qu'arrivés à ces derniers jours du règne de Trajan, nous trouvons plus abondants les témoignages des mar-

[1] Suidas, v° Ναυς, *ex Arriano*.

[2] Selon Eutrope, il avait déjà, dans la mer Rouge, une flotte prête pour ce voyage.

tyrs. Ils apparaissent en particulier dans la Grèce par où il vient de passer, dans l'Orient que traversent ses armées. A Éphèse, une tradition, contestable il est vrai, met sur le passage de Trajan allant combattre les Parthes la vierge Hermione, fille de l'apôtre[1] saint Philippe, qui confesse la foi devant Trajan, que Trajan punit en la faisant souffleter, dont il épargne cependant la vie parce qu'elle lui prophétise des victoires. A Sinope, l'évêque Phocas souffre le martyre. Retenu dans Édesse par de honteuses passions, Trajan porte dans cette ville la persécution avec l'infamie; l'évêque Barsimée, successeur de saint Thadée, y meurt pour la foi; Sarbellus, prêtre des idoles converti, verse son sang pour le Christ ainsi que sa sœur Bebæa[1]. Au sein même des légions, Trajan rencontre et immole des chrétiens. Des soldats qui refusent de sacrifier aux faux dieux sont exilés et finissent par subir le supplice de la croix. Romulus, un des serviteurs du palais, intercède pour eux et s'avoue chrétien; il est décapité. Il en est de la vieillesse de Trajan comme de la jeunesse d'Alexandre: dans l'enivrement de l'orgueil, Alexandre se faisait dieu; Trajan fait la guerre à Dieu[2].

[1] Ou du diacre saint Philippe. Celui-ci eut, en effet, quatre filles vierges (*Act.*, XXI, 9), et au contraire l'apôtre saint Philippe est dit avoir marié les siennes. (Clem. Alex., *Strom.*, III, 6.) Mais d'autres parlent de trois filles de l'apôtre vierges, et dont une était prophétesse à Éphèse. (Polycrate, évêque d'Éphèse, apud Hieronym., *de Script. ecclesiast.*). Papias (dans Eusèbe, III, 39), Caius (*ibid.*, III, 31), et saint Jérôme lui-même (*Epit. Paulæ*) parlent de filles de l'apôtre, vierges et prophétesses. Sur le martyre de sainte Hermione, sous Trajan, puis sous Hadrien, voy. Sirlet et les ménologes grecs, 4 septembre.

[2] Martyrs vers la fin de Trajan :

Saint Barsimée, évêque d'Édesse, 30 janvier. — Sabellus et sa sœur Bebæa, à Édesse, 30 janvier. — Hermione, fille de saint Philippe, diacre, à Éphèse, 4 septembre. — Romulus, martyr en Grèce, 5 ou 6 septembre. — Phocas, évêque de Sinope, 14 juillet. — Cinq vierges à Antioche. — Eutyque, évêque de Mitylène, 28 mai (?). — Saint Eudoxe et d'autres soldats martyrs (5 septembre) paraissent appartenir au temps de Dioclétien.

Mais aussi, pendant qu'assis près des bouches de l'Euphrate il médite la chimérique conquête de l'Inde, la Providence cesse de veiller sur son empire. En l'absence du prince, la puissance romaine commence à défaillir. Désertée par l'empereur et par l'armée, la frontière de l'Occident tente les barbares. Les Roxolans, jadis soldats de Rome dans la guerre des Daces, voyant leur solde diminuée, portent la guerre sur la frontière romaine. Les Maures insultent la province d'Afrique. La Grande-Bretagne s'agite, voisine encore du siècle de sa liberté[1]. Et enfin, dans l'intérieur même de l'empire, un danger plus grave et plus inattendu se révèle.

Depuis leur défaite par Titus, les juifs de l'empire étaient abaissés, désespérés plutôt qu'opprimés. Sauf dans la Palestine, leur condition légale n'avait pas été aggravée; leurs synagogues subsistaient, leur trafic subsistait aussi, leurs fortunes n'avaient pas été atteintes; la persécution fiscale de Domitien avait été promptement arrêtée par Nerva. Mais une douleur irremédiable était au fond de leur âme : leur temple détruit, leur sacerdoce éteint, leurs sacrifices abolis, le tribut destiné jadis au temple perçu maintenant par le fisc au profit de Jupiter Capitolin, et surtout les temps du Messie expirés, sans que le Messie, disaient-ils, eût paru.

Delà ces soulèvements périodiques du peuple juif, jusqu'au jour où, désespérant du Messie, il cessa de calculer le temps de sa venue. Chose remarquable, la première révolte, sous Néron, avait été le fait des Juifs de Palestine; ceux du

[1] Spartien in *Hadrian.*

dehors, plus refroidis par le contact des païens, y étaient demeurés étrangers. Sous Trajan, tout au contraire, l'école judaïque de Jamnia, en Palestine, prêchait la soumission; les synagogues du dehors recrutées en partie et surtout animées par les fugitifs de la première révolte, prêchèrent et enfantèrent l'insurrection.

Déjà, dès le temps de Vespasien, et après la grande catastrophe de Jérusalem, un mouvement pareil avait eu lieu parmi les Juifs de Cyrène. Sous Trajan, dans ce même pays où les Juifs étaient en grand nombre, un autre mouvement éclata dont les suites devaient être terribles. Sans aucune cause particulière que l'éloignement de l'empereur et de l'armée, la population juive de la Cyrénaïque se leva pour massacrer tout ce qui était grec ou romain. Des hommes furent sciés vivants, d'autres jetés aux bêtes, d'autres forcés de combattre entre eux. On mangea leur chair, on s'oignit de leur sang, on se fit des vêtements de leur peau. Il périt ainsi, selon Dion, jusqu'à 220,000 hommes. Ces fanatiques assassins avaient à leur tête un prophète, un inspiré, un fils de l'étoile; Dion le nomme André; Eusèbe, qui lui donne le titre de roi des Juifs, le nomme Lucas, Lucuus ou Lucullus[1] (114).

L'incendie ne tarda pas à se propager. Il gagna l'Égypte, qui était, comme le pays de Cyrène, le séjour de nombreuses colonies juives. Les gentils, poursuivis dans la campagne, se retirèrent à Alexandrie, et, à son tour, la population juive de cette ville eut à endurer de cruelles représailles. L'incendie gagna l'île de Chypre; sous un chef nommé Artémon, les Juifs fanatiques s'y soulevèrent, dévastèrent la ville de Salamine, et firent périr, dit-on, jusqu'à 240,000 hommes; depuis ce temps, Chypre ferma ses ports à tous les Juifs, et ceux même que la tempête jetait sur ses côtes durent être massacrés. Les Juifs de Palestine eux-mêmes donnèrent quelques inquiétudes; les Juifs de Mésopotamie en donnèrent, bien qu'ils eussent à côté d'eux les aigles victorieuses de Trajan (115).

Bon gré, malgré, il fallut secouer l'enivrement du triomphe. Lusius Quiétus, le plus illustre des lieutenants de Trajan, fut envoyé contre les Juifs d'Asie. Il ne se crut assuré de leur soumission qu'après d'effroyables massacres. Marcius Turbo marcha, avec cavalerie, infanterie, vaisseaux de guerre, contre les Juifs de Cyrène, qui occupaient l'Égypte. La guerre fut longue, et bien des milliers de Juifs payèrent de leur sang un jour de triomphe.

Du reste, la révolte et le châtiment des Juifs ne pouvaient être qu'ajournés et non accomplis. Cette seconde crise de leur désespoir ne devait pas être la dernière. Nous les retrouverons plus tard, sous le coup, non de l'oppression politique, mais du désespoir religieux, séduits, révoltés, écrasés.

Mais ce n'était pas tout, et bientôt allaient arriver à la tente de Trajan, des nouvelles plus funestes encore que n'avaient été le tremblement de terre d'Antioche, la persécution des chrétiens, l'invasion des Roxolans, la révolte et le massacre des Juifs.

Trajan n'était plus le même homme. L'orgueil du conquérant, les remords du persécuteur troublaient la clarté

[1] Les Actes des apôtres parlent d'un Lucas ou Lucius, Cyrénéen, XIII, 1, *Rom.*, XVI, 21. Ce nom peut être la traduction latine de celui de Barchochebas. Barchochebas l'ancien (fils de l'Étoile), selon le R. Akiba, aurait pris le titre de roi, et se serait révolté sous Trajan (Samuel Petit, *Observat.*, III, 4). Il aurait ainsi son nom grec, son nom latin et son nom hébraïque. V. sur cette guerre, Xiphilin, LXVIII, 32. Eusèbe, *Chron.* — *Hist. Ec.*, IV, 2.